

Rythme d'enfer

GILLIAM, Terry. *Gilliamesque – Mémoires pré-posthumes*, Paris, Sonatine Éditions, 2015, 308 p.

Jean-Philippe Gravel

Volume 34, Number 2, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81077ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

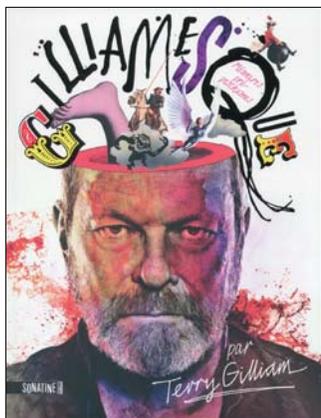
0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gravel, J.-P. (2016). Review of [Rythme d'enfer / GILLIAM, Terry. *Gilliamesque – Mémoires pré-posthumes*, Paris, Sonatine Éditions, 2015, 308 p.] *Ciné-Bulles*, 34(2), 55–55.



GILLIAM, Terry. *Gilliam'sque—Mémoires pré-posthumes*, Paris, Sonatine Éditions, 2015, 308 p.

Rythme d'enfer

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Le livre arrive, très coloré, tapageur, bourré de dessins, de collages et de ces archives que, faute d'avoir tenu un journal comme son collègue Michael Palin, Terry Gilliam semble avoir de façon maniaque colligés comme autant de témoins des étapes de son parcours. Le tout livré dans une mise en page et un graphisme aux allures de joyeux bordel. Autrement dit, la présentation de *Gilliam'sque*, recueil de « mémoires pré-posthumes », est une réussite en ce qu'elle ressemble à son créateur et à ses créations. Et l'on s'étonne d'apprendre que l'ouvrage devait à l'origine être l'un de ces livres chics « de table » dont on regarde les illustrations sans se donner la peine de lire le texte.

« Hélas, une fois le magnéto[phone] enclenché, je ne pouvais plus m'arrêter de jacasser, et nous nous sommes retrouvés avec [une sorte de] course-poursuite débridée à travers ma vie, avec moult dérapages et accidents, dont les meilleurs moments défilent à toute allure par la fenêtre », de dire l'auteur en avant-propos, rattrapé par son bagout encore une fois, et lucide, car l'image de la course-poursuite en accéléré saisit parfaitement les qualités et les défauts du livre.

Malgré une traduction française qui perd sans doute un peu de la volubilité et des traits d'esprit de Gilliam, on y reconnaît le débit hyperactif de cet auteur auquel d'excellentes pistes de commentaires (sur les éditions DVD de ses films) nous a familiarisés. À cette différence près que cette fois, c'est le film de sa vie qu'il évoque sur le mode de l'avance rapide. Il n'y a pas de *director's cut* en biographie; il ne peut y avoir que des copies de travail, avec ce que ça comporte d'escamotages et d'épisodes qui traînent en longueur. Ainsi, à son dernier film (**Zero Theorem**), Gilliam ne consacre qu'une demi-page. Son enfance et ses études — bref, ses années de formation — en occupent 130 avant qu'il ne s'installe à Londres et dans le cirque volant du Python Grandissime. En cours de route, d'intéressants personnages apparaissent brièvement, trop brièvement — tels Frank Zappa et George Harrison — contrairement à d'autres, comme Hunter S. Thompson, trop longuement discutés. On ne peut pas tout faire...

Les lecteurs de biographies ou de mémoires sont parfois impatients de quitter le domaine de la petite histoire, enfance et études, pour voir leurs protagonistes entrer dans la grande. Or, un second examen de ce recueil brouillon porte à croire que ce sont peut-être ces pages consacrées aux jeunes années qui éclairent ou clarifient le mieux la psyché gilliam'sque. On y découvre un garçon heureux, élevé dans la campagne du Minnesota avant de déménager à Los Angeles avec ses parents. Du scoutisme au service militaire en passant par l'éducation religieuse, les situations qu'il traverse sont typiques de bien des Américains de son temps. Il s'y démarque par ses dessins et sa créativité débridée, mais du reste, aucune ombre à l'horizon.

Les années 1960 seront plus folles que lui. Son travail pour des journaux new-yorkais lui fait assister à un discours historique de Martin Luther King, réaliser un reportage dessiné avec Robert Crumb et photographier les artistes (Janis Joplin,

Jimi Hendrix, Ravi Shankar, etc.) présents au Festival de Monterey en 1967. « J'ai toujours eu peur de prendre de l'acide », sera pourtant la première ligne de son livre. Tel Frank Zappa dans ses mémoires (*The Real Frank Zappa Book*), Gilliam semble mettre un point d'honneur à défendre, contre la rumeur, que l'on peut faire des créations délirantes, être témoin et acteur de son temps tout en évitant ses tentations chimiques et finalement garder la tête froide.

Gilliam'sque précise (parmi bien d'autres choses) l'attachement profond de ce fantasiste et défenseur des rêveurs à une certaine réalité, celle de la nature, qu'il oppose à l'urbanité, objet d'une grande ambivalence en raison de son artificialité et de son déracinement. « Rien ne libère autant l'imagination que le contact direct avec la planète sur laquelle on vit », dit-il de ses années d'enfance à la campagne, éclaircissant ainsi le poids de matière que conservent même ses images les plus baroques. Ses films confrontent souvent des personnages de rêveurs lyriques à un monde urbain aussi divorcé du monde terrestre que de celui de l'imagination et c'est le récit de ses premières années qui élucident le mieux ce mélange contrasté de pragmatisme obsessionnel et de créativité débridée qui fait la personnalité de Gilliam.

En comparaison, les chapitres consacrés à la carrière se trouvent davantage en terrain connu, une littérature abondante s'étant maintes fois épanchée dessus — les éditions Criterion de ses films, les documentaires de tournage, d'une franchise détonante, **The Hamster Factor** (sur **12 Monkeys**) et **Lost in La Mancha** —, même si l'ensemble de ce portfolio jonché de combats, d'accidents, de catastrophes, mais aussi de réussites et de victoires incontestables a de quoi redonner le vertige, comme s'il ne suffisait pas d'une vie pour les traverser tous, et encore moins d'un seul livre pour les raconter. À une prochaine fois, peut-être? 📖